

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

L'ETUDIANT, MAI 1887

ABONNEMENT - - - - \$1.00

Pour la jeunesse - - - 50 cts

5 Cts. le Numéro.

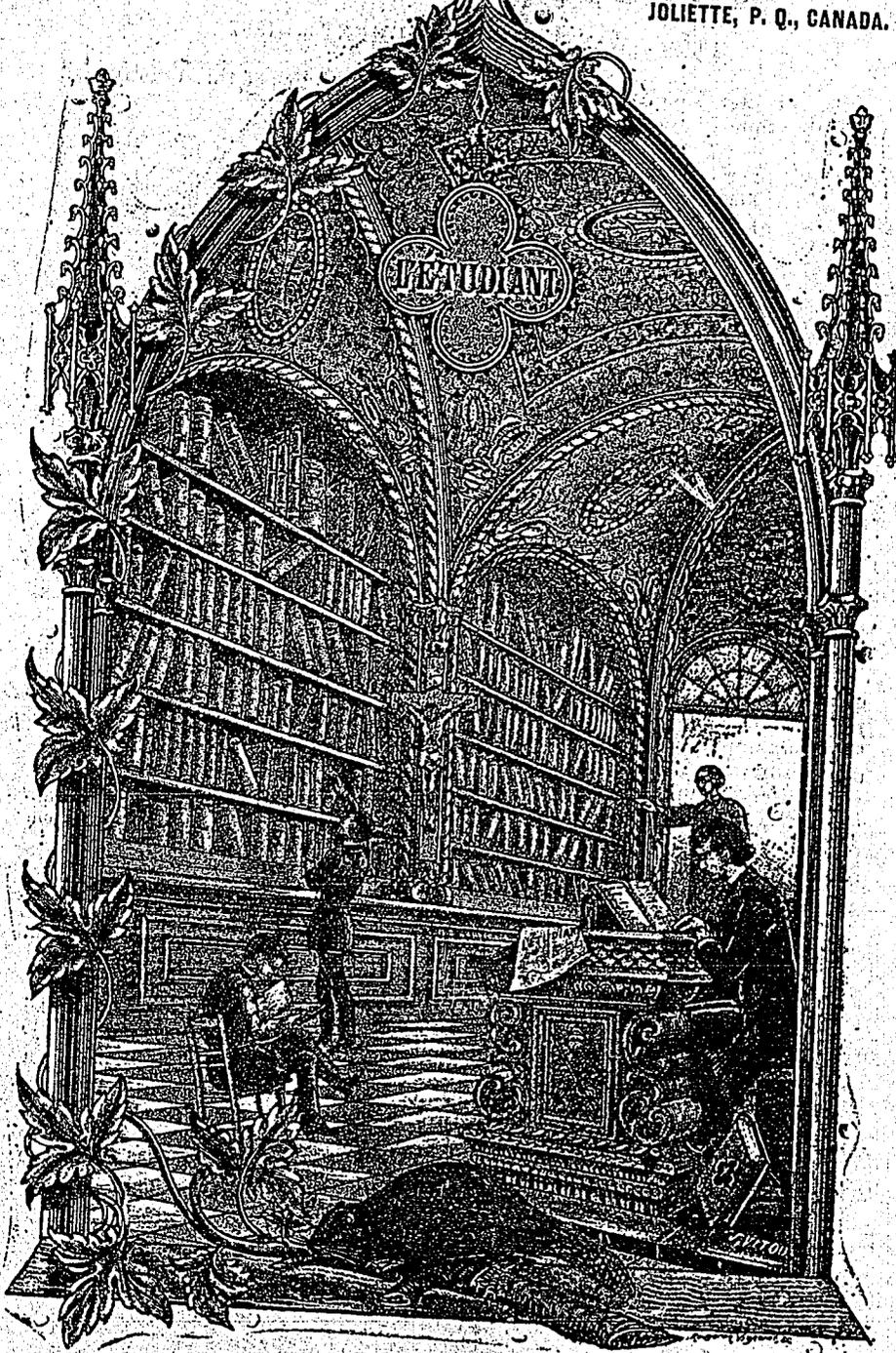
F.A. BAILLAIRGE, Ptre

RÉDACTEUR ET PROPRIÉTAIRE

BUREAUX

De l'Etudiant et du Couvent

JOLIETTE, P. Q., CANADA.



# INTERCOLONIAL RAILWAY

1886 --- WINTER ARRANGEMENT --- 1887

On and after Monday, November 22nd, 1886, the trains of this railway will run daily (Sunday excepted) as follows:

## TRAINS WILL LEAVE LEVIS

For Halifax and St John..... 8:00 A. M.  
For Rivière du Loup..... 11.15 A. M.  
For Rivière du Loup..... 5.55 P. M.

## TRAINS WILL ARRIVE AT LEVIS

From Rivière du Loup..... 5.30 A. M.  
From Rivière du Loup..... 1.45 P. M.  
From Halifax and St John..... 5.55 P. M.

The sleeping car leaving Pointe Levis on Tuesday, Thursday and Saturday runs through to Halifax, and the one leaving on Monday, Wednesday and Friday to Saint John.

ALL TRAINS ARE RUN BY EASTERN STANDARD TIME.

Tickets may be obtained and also information about freight and passenger rates from

T. LAVERDIÈRE, 49 Dalhousie St. Quebec.

D. PUTTINGER,

Chief Superintendent.

Railway office.

Moncton N. B., November 16th 1886.

## Journal d'Hygiène Populaire.

J. I. Desroches, Rédacteur.

Cette revue par la nature du but qu'elle se propose est à sa place un peu partout. Elle mérite l'encouragement de tous ceux qui ont à veiller sur la santé de leurs frères. Nous la recommandons aux maisons d'éducation du pays. Les œuvres de ce genre ne se maintiennent généralement qu'au prix des plus grands sacrifices. Sachons donc reconnaître le dévouement des hommes de science.

F. A. B.

Le journal d'Hygiène Populaire paraît du 10 au 15 de chaque mois. 189, rue Amherst, Montréal. Prix de l'abonnement \$1.50.

## MUSIQUE.

Les volontaires, jolie polka de Olivier Métra arrangée pour piano par MM. Lavigne et Lajoie. On ne saurait trop féliciter MM. Lavigne et Lajoie de leur esprit d'entreprise. En vente, 35 centins, au N° 1657 de la rue Notre-Dame, Montréal.

## LA GAZETTE MÉDICALE DE MONTREAL

Paraît une fois par mois; par livraison de 48 pages in 8.

Prix d'abonnement: MM. les médecins, Deux DOLLARS par année. MM. les étudiants, Un DOLLAR par année.

Ses colonnes sont cordialement ouvertes à la collaboration des médecins.

Les manuscrits acceptés sont la propriété de la Gazette.

Toute communication doit être accompagnée d'une signature responsable.

Le bulletin bibliographique donne une appréciation des ouvrages de médecine dont on nous aura fait tenir deux exemplaires.

Toutes communications doivent être adressées comme suit.

LA GAZETTE MÉDICALE.

66 Rue St-Denis, Montréal.

Les hommes de la profession se feront sans doute un plaisir et un devoir d'encourager cette excellente revue. La science tous les jours fait des progrès. On ne peut être au fait de ce progrès qu'en s'abonnant à une bonne revue. J'ai peu de confiance dans le médecin plus ou moins paresseux qui ne lit point et qui se contente de ce que le passé a de bon sans s'occuper de ce que le présent a de mieux.

F. A. B.

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

# L'ÉTUDIANT

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

F. A. BAILLAIRGÉ, PIRE

PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

ABONNEMENT : \$1.00 par année. ( Pour la jeunesse, les instituteurs et les institutrices, \$0.50).  
On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration de  
*L'Étudiant* au Rév. F. A. BAILLAIRGÉ, Pire, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.



## ELOGE DE MARIE PAR SAINT EPHREM.

“ La sainte Vierge est l'Épouse de la Sainte Trinité, et le trésor caché des biens qu'elle dispense. La grâce de la sainte Vierge est sans mesure... Elle a relevé Eve après sa chute, elle a remis dans le paradis Adam qui en avait été chassé... Vierge sainte, par votre secours, une paix toute céleste a été donnée au monde ; les hommes ont été mis au rang des anges ; ils ont été appelés les amis, les serviteurs, les enfants de Dieu ; par votre secours la mort a été foulée aux pieds, l'enfer a été dépouillé, les idoles ont été renversées, la connaissance du Ciel et de votre divin Fils s'est répandue sur la terre.”

INVOCATION POUR LE MOIS DE MAI  
Doux Cœur de Marie, soyez mon salut  
300 jours d'indulgences chaque fois

## La LITTÉRATURE et les ÉTUDIANTS.

(Pour l'Étudiant.)

La Plume et l'Épée sont les deux ar-

més que se partagent les lutteurs du monde, pour s'en servir pour ou contre le Vrai, le Bien, le Beau. Car toute question débattue revient toujours à cette attaque et à cette défense.

Parfois elles apparaissent dans l'histoire l'une à côté de l'autre, s'aidant mutuellement, pleurant leurs deuils et chantant leurs victoires ensemble. Ce sont des siècles de gigantesque enfantement, où tout naît à la fois, les conquêtes et les chefs-d'œuvres ; des époques de gloire universelle, où le courage et le génie se rencontrent ; où l'on voit dans un même jour les visages noirs de poudre parmi des ruissellements de feu, le flamboiement des glaives à côté des reflets du bronze, et les fruits de la statuaire se dégageant du marbre informe ; où l'on entend, portés sur l'aile du même vent, les commandements des généraux et la voix des poètes, le grondement de la canonnade, le sifflement des balles, les déchirements de la mitraille et le chant des harpes ; ce sont encore ces temps de bouleversement révolutionnaire où tout se mêle, se confond,

s'entrechoque, s'élève, retombe, et boît comme la lave dans le volcan, les rois et les peuples, la Plume et l'Épée.

Il est aussi des époques où la littérature disparaît, et où la guerre va toute seule se frayer une route à travers les rangs ennemis ; quelques chants se mêlent à peine aux fanfares. Ce sont les siècles de l'Épée.

Il en est d'autres enfin où le fer fait place à la lyre, et où l'écho de quelques coups de feu lointains se mêlent seul à la voix des harpes. Ce sont les siècles de la Plume.

Le sol Canadien a eu autrefois soif ; mais le sang de nos pères l'a désaltéré. Ils ont manié l'Épée ; c'est à nous maintenant à manier la Plume.

Le Canada est dans la paix ; l'arme des siècles de paix, c'est la Plume.

Car la Plume est une arme. Lequel a été le plus guerrier, Roland terrassant, Durandal à la main, l'ennemi de la France et de Dieu, ou Veuillôt écrasant sous sa Plume de fer l'ennemi du Christ ?

Le Canada est donc dans un siècle de la Plume. Les écrivains pourraient écrire, si les écrivains existaient ; les poètes pourraient chanter, s'il y avait des poètes.

Mais, par malheur, le Canada laisse passer l'époque sans en profiter ; il ne sait même pas qu'elle passe. C'est à peine si, chaque année, un ou deux écrivains publient un ou deux livres dont un ou deux amateurs achètent un ou deux exemplaires.

Le Canada est en arrière, c'est vrai. Mais l'essor ne vaut-il pas le vol ?

Il est encore temps de prendre la

Plume ; et c'est la jeunesse des collègues qui doit s'y préparer.

Mais pour manier habilement cette arme, il faut *étudier les maîtres*, après avoir appris les leçons de l'Art, comme on prend des leçons pratiques d'escrime pour faire l'assaut.

Quels maîtres étudier ?

Suffit-il de connaître la Grèce ? Rome ? le XVII<sup>e</sup> siècle ? Il faut connaître tout cela, et aussi la littérature contemporaine, car la vérité peut se trouver partout. Seulement il faut savoir la chercher ; et pour la chercher, il faut l'aimer.

On ne veut pas de la littérature contemporaine pour la jeunesse ; on se trompe.

Les modernes ont des erreurs : il faut donc les connaître pour ne pas s'y laisser prendre ; il faut les connaître, *mais sans les lire*.

Les modernes ont de la boue : raison de plus de savoir où elle est pour ne pas mettre le pied dedans ; il faut le savoir *mais sans les lire*.

Les modernes, au milieu de leur fumier, ont des perles : il faut les voir pour en profiter ; il faut les voir, *en les lisant*.

Il faut donc lire le bien et rejeter le mal.

Mais comment savoir où trouver le bien chez les contemporains, sans tout lire, le mal avec le bien ? Il faut suivre en bon critique, un catholique, un artiste, s'il se peut.

*L'Étudiant* offre cet avantage aux écoliers qui en ont tant besoin pour choisir les diamants sans toucher à la boue. "Monsieur Chs. B., l'auteur de la "Chronique littéraire" se charge de

leur servir de "cicerone" dans ce "chaos inextricable" de la littérature contemporaine, "d'où surgissent pourtant de brillantes individualités, et qui, par l'avènement d'une restauration religieuse et sociale, deviendra peut-être "la préface d'un nouveau grand siècle!"

Ses idées en littérature, qui se voient déjà un peu dans sa première "chronique," ne sont probablement pas toutes justes; loin de là. Mais ce même article, nous prouve que Monsieur Chs. B. est littérateur catholique; et cela suffit amplement pour que tous les étudiants s'empressent de profiter de la bonne aubaine.

DENIS RUTHBAN.

Canada, 26 avril 1887.

PRIMEUR.

*Note de la rédaction.* Nous avons annoncé qu'un volume intitulé *Parfums de l'Éxil* paraîtrait prochainement. L'auteur nous adresse la lettre suivante avec quelques pages du nouveau livre.—On souscrit aux bureaux de *l'Étudiant*, 33 centims l'unité.

M. le Rédacteur,

Je commence à redouter les tendresses de mes amis à propos de mon futur volume; vous comprenez: *et nascitur ridiculus mus!* Toutefois si la souris rapporte à mes pauvres, j'en serai tout aussi fier que si elle était un éléphant! Et puisque c'est une œuvre de charité, j'ose croire qu'on finira par acheter ma production par sympathie ou par "compassion."

Je viens de feuilleter mon manuscrit et je vous envoie pour *l'Étudiant* le premier chapitre qui m'est tombé sous les yeux:

VENISE

Il était midi, les colombes de la Place St-Marc prenaient leur diner et nous avions besoin du nôtre. Après avoir bu à la santé du doge et de sa noble épouse nous primes une gondole pour visiter cette opulence tombée des vainqueurs d'autrefois.

Venise est un Pompéi moderne; c'est la ville du silence, du mystère et des soupirs. Pourtant aucun Vésuve, aucun tremblement de terre n'a ravagé ses palais et ses églises; ils sont debout dans leur splendeur mais la main du Seigneur a passé sur cette Reine des mers; elle lui a laissé sa couronne mais lui a pris son sceptre. Tout est encore là, le pouvoir excepté.

Un air de mélancolie règne partout; on dirait une des villes coupables que la justice Divine a oubliée mais que l'atmosphère seule de ses crimes a desséchée.

Je visitai les Prisons de Silvio Pellico, le palais des doges, je gravis la tour St Marc, parcouru la place où le lion de Venise dort; tout semblait mort, mais d'une mort douce, langoureuse, plaintive comme Desdemona sous la serre d'Othello.

La mer elle-même a cette mélancolie byronnienne qui faisait rêver Lamartine et Chateaubriand. Les vagues sont molles et vous bercent par un ciel moelleux qui vous enlève l'idée du travail et nous rend langoureux comme les premiers effets d'une dose d'opium.

Le soir nous allâmes au théâtre entendre la Messe de *Requiem* de Verdi. Jamais je n'oublierai le chant de l'Of-

fertoire de cette Messe fameuse ! *Hostias et Preces tibi Domine !*

Quel contraste entre les musiciens et les paroles ! Je ne pus m'empêcher de pleurer en écoutant ce *solo* d'une jeune artiste : *Hostias et Preces*.

Pauvre enfant, son âme savait-elle encore prier ? Pouvait-elle encore se sacrifier ?

La voix d'abord faible et tremblante, s'éleva peu à peu, grandit comme un soupir oppressé, retomba fatiguée de l'effort, puis par un essor soudain se releva

forte comme un clairon, se perdit dans les cieux remplie d'espérance dans les promesses de Jéhovah à son patriarche fidèle : *Abraham et semini ejus*.

Quand je revins à l'hôtel je me serais volontiers résigné à mourir doucement sans souffrance comme les derniers feux du jour sur les eaux calmes de l'Adriatique.

Venise, au revoir.

*Requiesce in pace.*

PADDY KENNOCK.

Place Bourget, Lurgan, Irlande.

## UNE LEGENDE VRAIE.

(Pour l'Étudiant.)

C'était dans un désert, où l'avare nature  
Mesurait à regret les teintes de verdure,  
Un voyageur errait, seul et le front pensif.

Son pied depuis longtemps foulait la steppe immense,  
Quant à l'heure, où du soir la grande ombre commence,  
Il perdit du sentier le signe fugitif.

Hélas ! qu'il redoutait l'affreuse solitude !  
Car il ne voyait plus, mourant de lassitude,  
Le terme du départ et le but du chemin.

L'espoir avait sombré dans son âme oppressée,  
Et comme un lis courbé sur sa tige affaissée,  
Il se coucha pour ne plus voir le lendemain.

Un dernier pleur mouillait sa paupière lassée :  
Soudain dans la pénombre à demi effacée,  
Une forme du ciel comme un astre reluit.

Sur son front rayonnait la beauté radieuse  
De l'amante du vrai, et dans sa main pieuse  
Un flambeau pour guider dans l'horreur de la nuit.

Le Zéphyr balançait sa blonde chevelure ;  
L'iris du firmament, seul, était sa parure,  
Car elle avait banni d'autres charmes soigneux.

En contemplant le ciel, où l'Éternel burine,  
Un noble enthousiasme inondait sa poitrine.....  
Et la terre fuyait sous son pied dédaigneux.

Au cœur du pèlerin son lumineux sourire  
Du sombre désespoir éteignit le délire ;  
Et soulevant vers elle un regard suppliant :

— Oh ! qui que tu sois, ange, ou femme de la terre !  
Pitié pour moi, dit-il, car l'angoisse m'atterrit :  
J'ai perdu le chemin, et mon cœur est tremblant. —

— Pourquoi gire immobile et douter de la vie ?  
Lève-toi, suis mes pas, et ton âme ravie  
Frémira de bonheur aux clartés de demain. —

Sécouant la torpeur qui glaçait son courage,  
Il se lève et bien loin de ce sombre parage,  
L'esprit brillant l'entraîne et le tient par la main.

\* \* \*

Il fallut s'enfoncer dans une forêt sombre :  
Dans ses fourrés touffus effrayante était l'ombre,  
Et le sentier glissait près de gouffres sans fond.

Dans cette nuit, la peur n'entend que le silence :  
Un cri soudain trahit la fauve qui s'élança,  
Et par un long sanglot sa victime y répond.

Le voyageur alors frissonne d'épouvante,  
Et pour fuir les périls, que sa terreur augmente,  
Il recule en arrière où le bois commençait.

Mais son guide : — A la peur ton cœur déjà succombe,  
Enfant ! que fait trembler une feuille qui tombe ! —  
Puis, étreignant sa main que la crainte glaçait.

— Ne crains rien : devant moi cette fauve dépose  
Sa rage : allons ! bientôt au palais qui repose  
Ton ardeur languissante ira se retremper ! —

Et, pour tromper l'ennui qui prolonge la route,  
L'esprit parlait toujours ; et l'angoisse du doute  
Reculait à la voix qui ne sait pas tromper.

Dévoilant à ses yeux la vérité première,  
Il montrait du néant émergeant la matière,  
Et comment l'univers vogue dans l'infini.

Il disait le secret de la nuit sans étoile,  
Le rivage inconnu vers où flotte sa voile,  
Et l'ivresse du cœur au retour du banni.

Il versait la lumière et des flots d'harmonie :  
Entraîné dans l'essor de l'aimable génie,  
Le pèlerin marchait sans peine et sans effroi.

\* \* \*

Déjà le grand palais se dessinait dans l'ombre :  
Tout annonçait la joie, et des torches sans nombre  
Le reflet miroitait aux arceaux du beffroi.

Cent loges à l'entour divisent ce dédale,  
Dans chaque, un prince intime à tous la loi fatale,  
Et l'hôte est tour à tour convive et serviteur.

D'un mot l'esprit céleste ouvrit la porte close :  
— Qu'on offre à l'étranger la couche qui repose,  
Dit-il, et que chacun le serve avec ardeur ! —

On s'empresse : un foyer pétillant le réchauffe ;  
 Ses vieux haillons font place à la soyeuse étoffe,  
 Et le vin verse au cœur ses charmes enivrants.

Une douce musique alors berce son âme :  
 Aux artistes l'Esprit semble inspirer sa flamme,  
 Ce feu qui fit frémir les troubadours errants.

Ils chantent sur le luth l'Eternelle Monade,  
 De la terre et des cieux l'immense sérénade ;  
 Sur la lyre qui pleure ils soupirent l'amour.

— Ah ! je veux clore ici mon long pèlerinage,  
 Dit l'étranger: pourquoi chercher d'autre rivage ?  
 Il faut planter ici ma tente pour toujours.—

Mais son guide: — Insensé, ce n'est là qu'une passe-  
 Sortons, car de la nuit l'ombre déjà s'efface,  
 Et l'aube sur la fleur jette ses premiers pleurs —

Il sort, mais en quittant le palais solitaire,  
 Par des couloirs obscurs où trame le mystère,  
 Il passe, et ce qu'il voit le navre de douleurs:

Un hôte ingrat vomit la menace du traître ;  
 L'autre, superbe, aspire à supplanter le maître ;  
 Tel veut livrer son frère à la fauve qui mord.

—Toi, qui voiles ton nom sous l'image de l'homme,  
 Dis, parle : est-il aveugle ou glacé par le somme,  
 Celui qui souffre ainsi le méchant sans remords?...—

Et doucement son guide:— Où va donc ta pensée ?  
 Ce palais, où la joie est ainsi dispensée,  
 N'est pour les voyageurs qu'une halte de nuit.

L'œil du maître a tout vu: dès l'aurore première  
 Justice les attend au palais de lumière:  
 Eux seuls diront l'arrêt, car leur œuvre les suit.—

Et sondant le mystère et le but du voyage,  
 Ils vont tous deux. Bientôt dorant l'épais feuillage,  
 L'aurore aux doigts de rose amène le grand jour.

Déjà le bois fuyait sous la brume lointaine,  
 Et là-bas grandissait une cime hautaine,  
 Que le rayon naissant caresse avec amour.

Un palais brillant d'or en couronne l'arête ;  
 L'homme y voudrait voler: mais l'abîme l'arrête,  
 Si profond que jamais mortel ne l'a franchi.

Alors l'esprit:— Mon fils, là-haut c'est la patrie,  
 Où l'âme doit revoir Celui qui l'a pétrie,  
 Si du servage impur son cœur est affranchi !

Mais tu vois cet abîme : Ah ! je n'ai pas des ailes !  
 Un autre va te prendre aux plages éternelles:  
 Adieu ! je vais revoir mes sœurs du firmament !—

Il s'éloigne, et déjà l'homme succombe au doute:  
Mais soudain sur le bord où s'achève la route,  
Son oreille a surpris un léger frôlement.

Il voit voler vers lui, sans plus toucher la terre,  
Celle qui pour sonder l'insondable mystère,  
Voile son œil profond d'un bandeau transparent.

Un nimbe lumineux rayonnant derrière elle:  
Au seul frémissement qui soulevait son aile,  
On devinait, que pour descendre à l'homme errant,

L'amour seul l'arrachait aux régions sublimes,  
Où remontant soudain, par-dessus les abîmes,  
Elle porta son âme au palais du Grand Roi.

*O Voi, ch' avete ql' intelletti santi  
Mirate la dottrina che s'asconde  
Sotto 'l velame degli versi strani !— Dante. Inf. C. 9.*

Lecteur, l'esprit qui mène est la PHILOSOPHIE :  
L'hôtel de nuit l'EMPIRE (1), et la forêt la VIE ;  
L'esprit qui porte au ciel, tu le sais, c'est la FOI.  
A. M. D. G.

(1) C-à-d. la société, dont l'impérium est la partie principale,  
formelle, comme disent les philosophes.

### Respect dû aux parents, et le tutoiement.

(Pour l'Étudiant.)

— OSCAR, RÉNÉ.

Oscar — Evidemment, mon cher René, vu tes relations intimes avec notre charmant ami "l'Étudiant," tu n'es pas sans connaître une autre publication qui peut bien être considérée comme sa sœur et a pour titre le "Couvent ?"

René — A dire vrai, je n'ai pas encore eu la bonne fortune de mettre la main sur cette feuille ni de la lire, cependant j'en ai souvent entendu parler et toujours à son avantage. Elle est, paraît-il, en grande vogue parmi les jeunes personnes les plus distinguées par la culture de l'intelligence et du cœur..... Mais, mon cher Oscar, à quel propos donc me poser pareille question ?

Oscar — Je voulais tout simplement te faire part d'un article que j'y ai lu ces jours-ci.

René — Il faut alors que de bien graves intérêts y soient en jeu pour que tu t'empresses à ce point de me le communiquer...

Oscar — Il s'agit en effet d'un point de

la plus haute importance qui regarde les relations des enfants avec leurs parents.

René — Mais enfin, quel est donc cet article. De quoi, au juste, est-il donc question ? Voilà ce qu'il me tarde de connaître au plus tôt.

Oscar — Eh bien ! voici : cet article était intitulé : "Voyez-vous bien ce qu'ils sont." Sous ce titre, l'auteur donnait les plus sages conseils. Il recommandait aux enfants de s'accoutumer de bonne heure à voir sur le front de leurs parents un reflet de l'auguste majesté de Dieu ; car plus on se fait une haute idée des parents, plus on est attentif à leur rendre en toutes circonstances tous les égards du respect.

René — C'est aussi, grâce à Dieu, ce que je m'efforce de faire habituellement.

Oscar — Allons, mon cher, es-tu bien, autant que tu le prétends, à l'abri de tout reproche sous ce rapport ? Recueilles tes souvenirs... tout dernièrement encore, ne te les aurai-je pas entendu tutoyer en plein parler ?

René — Il n'y aurait là rien de surprenant, puisque je les tutoie toujours. Mais qu'y a-t-il donc de messéant dans ce langage ? N'est-ce pas un usage admis au foyer d'un bon nombre de familles où les

vertus patriarcales sont en honneur et où l'autorité paternelle n'a jamais été mécon nue ?

Oscar — Je sais tout cela...

Réné — Par conséquent vouloir censurer pareille coutume, ne serait-ce pas, comme on dit, tirer ta poudre aux moineaux ?

Oscar — Non, non, mon cher Réné, la formule du tutoiement employée à l'égard des parents est loin d'être une chose aussi futile qu'elle le paraît de prime abord, car elle touche indirectement à l'autorité paternelle. Or tu en conviendras toi-même, c'est là un principe d'une telle grandeur et d'une telle fécondité qu'on ne saurait prendre trop de soins pour lui conserver son auréole toute entière.

Réné — Ta, ta, ta, vain scrupule que tout cela.

Oscar — Pardon, mon cher ; un instant de réflexion suffira pour t'en convaincre. Ignore-tu, du reste, que les langues modernes possèdent certaines nuances inconnues aux idiômes antiques et qui leur servent merveilleusement à exprimer ces sentiments délicats que le christianisme a fait germer dans les âmes ? Et l'emploi de la seconde personne du pluriel en s'adressant à quelqu'un que l'on veut honorer, n'est-il pas précisément une de ces nuances qui constituent la richesse de la plus belle langue de nos aïeux ?

Réné — Du moins, c'est ce que tu prétends.

Oscar — Oui mais appuyé sur une autorité qui fait loi ici.

Montréal, avril 1887.

MENTOR.

(A continuer.)

## CONSTITUTION DU CANADA

### Ce que tout petit canadien doit en savoir ARTICLE VIII.

Parlement. — Législature. — Prorogation. — Session. — Ouverture de la session. — L'Orateur. — Comités permanents. — Comité général.

Le mot "parlement" dit Gérin-Lajoie, signifie une assemblée d'hommes réunis pour conférer ensemble, et c'est le terme général dont on se sert dans ce pays pour désigner la réunion du Gouverneur, du Conseil exécutif, de l'Assemblée législative ou de la Chambre des Communes, et du Sénat. Le mot "législature" ajoute-t-il s'applique, au parlement

considéré plus particulièrement comme corps chargé de faire les lois.

Le Parlement, suivant la coutume, est formé ou constitué pour cinq ans et il doit être convoqué en session (1) au moins une fois par année.

Le Parlement est prorogé à tous les quarante jours par une proclamation du gouverneur, dans la *Gazette officielle*, et c'est lorsque la proclamation se termine par les mots "pour la dépêche des affaires," que les membres du parlement doivent se réunir au siège du gouvernement.

Le Parlement réuni, si c'est après une élection générale, tous les députés sont assermentés comme tels et, parmi eux, est ensuite choisi un Orateur ou Président de la Chambre des Communes pour toute la durée du parlement.

Les fonctions d'Orateur sont de présider aux séances des chambres et faire observer l'ordre et les règles dans les procédés et les délibérations des députés. L'Orateur ne prend pas part aux délibérations mais il a voix prépondérante dans le cas de partage égal des votes de la Chambre sur une question. Sa position l'oblige à être impartial.

L'élection de l'Orateur faite, le gouverneur prononce le discours du trône dans lequel est donné un aperçu de la politique que l'Administration entend suivre, et aussi un énoncé des principales mesures du gouvernement.

À l'ouverture de la session, l'on procède généralement à la formation de comités permanents composés d'un certain nombre de membres pour prendre en considération les affaires qui ne peuvent être réglées par l'Exécutif. Ainsi, il y a les comités des privilèges et élections, des lois expirantes, des bills privés, du commerce, de l'agriculture, des banques, des chemins de fer, des finances, des impressions, des dépenses contingentes, etc.

On nomme aussi des comités spéciaux chargés de sujets plus particuliers.

Il existe, de plus, ce qu'on appelle le comité général qui est la réunion de tous les membres de la chambre en dehors des séances régulières du Parlement. Lorsque la Chambre siège en comité général, le président est choisi indistinctement parmi les membres et chacun de ceux-ci a le droit de parler tant qu'il voudra.

J. HERMAS CHARLAND.

(A suivre.)

La mesure dont nous devons aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure.

S. LOUIS, roi de France.

(1) Le mot session vient du latin *sedere*, seoir, s'asseoir

HISTOIRE CONTEMPORAINE

—  
CA ET LA

—  
CANADA.



Cour d'honneur de Son Eminence le cardinal Taschereau.

Mgr Hamel, V. G. protonotaire apostolique ;  
Mgr Légare, V. G. protonotaire apostolique ;  
Mgr Méthot, prélat domestique ;  
Mgr Bolduc, prélat domestique ;  
Mgr B. Pâquet, promu du grade de camérier secret à celui du prélat domestique ;  
Mgr C. A. Marois, camérier secret ;  
Mgr H. Têtu, camérier secret ;

Commandeurs de l'ordre de St-Grégoire : M. le juge J. T. Taschereau et M. L. G. Baillairgé, C. R.

Le rapport de l'Union Catholique de Montréal constate une grande vitalité dans cette institution. Plusieurs membres ont donné cette année d'excellents travaux.

Le Cercle Ville-Marie, quoique plus jeune, s'est aussi distingué.

C'est à Québec que la vie intellectuelle a fleuri davantage. L'Université Laval y a contribué pour une large part.

Mgr. Gravel, évêque de Nicolet, adresse au Souverain Pontife une lettre postulatorie relative à la canonisation de Jeanne d'Arc.

Il y a conflit entre le gouvernement local de Manitoba et le pouvoir central.

Les habitants de Terre-neuve sont dans la misère.

Mgr Fabre, archevêque de Montréal, par décret du 21 avril 1887, a demandé tous les écrits ou copies authentiques des écrits attribués à Madame d'Youville, fondatrice de l'Institut des Sœurs Grises.

LA BIBLIOTHÈQUE DU PARLEMENT A OTTAWA compte actuellement 126.69 volumes. Il en a été acheté l'année dernière 9,500.

UN DON ROYAL. — Sir George Stephen et Sir Donald A. Smith ont offert à la ville de Montréal la somme de \$1,000,000. pour la fondation d'une hôpital commémoratif du cinquantième anniversaire du règne de la Reine Victoria.

En 1886, 85,658 pèlerins ont visité Ste-Anne de Beauport, soit 6,377 de plus qu'en 1885.

On vient d'élever à Rouen un monument en l'honneur du Chevalier de la Salle.

Vancouver est la terminus actuel du Chemin de fer Canadien du Pacifique, 14 milles à l'ouest au-delà de Port Moody le premier terminus.

—  
CHAMBRE DE QUEBEC.

	L'ancienne.	La nouvelle.
Avocats.	10	18
Bourgeois.	9	2
Commerçants.	19	16
Cultivateurs.	11	11
Instituteur.	1	1
Imprimeur.	1	
Journalistes.	2	2
Marchand.	1	1
Médecins.	6	5
Notaires.	5	9
	65	65

—  
DE PARTOUT

Le czar de Russie a été l'objet de deux tentatives d'assassinat depuis le 13 mars dernier.

L'Angleterre est sans pitié pour l'Irlande. Nouveau bill de coercition.

L'Afganistan et la Bulgarie sont toujours sur les épines.

En 1886, il y eut en France une diminution de 9 millions de gallons de vin dans la production de la vigne.

Le congrès des églises protestantes tenu à Chicago, au commencement d'avril, a formulé une constitution qui fonde une organisation dont le but est le renversement de la Franc-maçonnerie.

*L'Echo de l'Ouest* (de Montréal)

Lord Humphreys, excentrique qui vient de mourir, laisse 365 paires de pantalons appropriées à chaque jour de l'année.

La *Revista Catolica* de Lima (Pérou) publie une longue protestation de Mgr Huerta, évêque d'Arequipa, à une note insultante du ministre des Cultes. La même revue publie une protestation du clergé d'Arequipa contre la résolution impie et anticonstitutionnelle prise par le Congrès relativement aux RR. Pères Jésuites.

## LA FAMILLE D'ORLEANS

NOTE DE LA RÉDACTION. — Il y a six mois qu'on nous prie de faire ce tableau. Il pourrait être plus complet.

Louis-Philippe 1er(1), père  
mort en 1850.

1. Du duc d'Orléans (2)(qui épouse Hélène de Mecklembourg.) père du Comte de Paris (3) (qui épouse Marie-Isabelle fille du duc de Montpensier, et qui prétend actuellement à la couronne de France) et du duc de Chartres (4) qui épouse, en 1863, sa cousine Françoise-Marie-Amélie d'Orléans fille du prince de Joinville.

2. De Louise (qui épouse le roi de Belges et meurt en 1850) mère de Charlotte épouse de Maximilien, empereur du Mexique, fusillé en 1867.

3. Du duc de Nemours, père du Comte d'Eu  
| du Comte d'Alençon  
| de Marguerite-Adélaïde-Marie.

4. De Marie qui épouse le prince de Wurtemberg.

5. De Clémentine qui épouse le prince de Saxe-Cobourg-Gotha.

6. Du prince de Joinville (qui épouse la sœur de Don Pedro empereur du Brésil) père du duc de Penthièvre, né en 1845.

7. Du duc d'Aumale (qui épouse Marie Caroline de Bourbon.)

8. Du duc de Montpensier (qui épouse la sœur de la reine Isabelle d'Espagne) père de Marie Isabelle, et du prince Antoine (qui en 1885 épouse Marie-Eulalie, sœur de feu Alphonse XII d'Espagne)

(1) Il se fait décerner la couronne de France le 7 août 1830. Il avait épousé en 1809 Marie Amélie de Bourbon, de la branche des Deux-Siciles. Il eut 8 enfants dont le tableau donne les noms.

(2) Né en 1810, militaire habile. Il ne régna point sur la France. Il mourut en 1842 d'une chute de voiture. Il a laissé deux enfants, le Comte de Paris né en 1838 et le duc de Chartres né en 1840.

(3) Famille du Comte de Paris :

Louis-Philippe-Robert, né en 1839.

Amélie née en 1805, épouse le fils aîné du roi Louis 1er, de Portugal.

Hélène née en 1821.

Isabelle née en 1823.

Louise née en 1852.

Ferdinand né en 1854.

(4) Famille du duc de Chartres :

Mario d'Orléans née en 1865, épouse le prince Valdemar de Danemark.

Robert né en 1855.

Henri né en 1857.

Marguerite, née en 1869.

ORIGINE DU MOIS DE MAI.

(Pour l'Étudiant.)

Mai, en latin "*Maius*," tire selon quelques-uns son origine de *Maia*, dont *Mercurus* était fils.

D'après une opinion beaucoup plus vraisemblable, le nom de ce mois, le cinquième de l'année d'après le calendrier grégorien, lui fut donné par *Romulus* en mémoire de la division du peuple en vieillards, "*majores*," et en jeunes gens, "*juniores*," dont le mois suivant porte le nom.

Les poètes de l'antiquité représentaient ce mois sous la figure d'un homme entre deux âges, vêtu d'une ample robe à grandes manches, et portant une corbeille de fleurs.

Les modernes lui ont donné un habillement vert et fleuri, une guirlande de fleurs, un rameau verdoyant dans une main, et dans l'autre le signe des gâteaux environné de roses.

Longtemps, en Europe, le premier jour de mai fut célébré par la plantation d'un arbre qui, suivant les circonstances, devenait un hommage de respect, d'honneur ou d'amour. A Paris, les clercs de la Bazoche plantaient un mai dans la cour du palais; à Lyon, les imprimeurs en élevaient un devant la porte du Gouverneur. La fête des arbres qui a lieu chez nous depuis quelques années et qui consiste à planter des arbres l'un des premiers jours de Mai semble vouloir rappeler l'ancien usage dont nous venons de parler. Les orfèvres de Paris offraient à la sainte Vierge un tableau qu'on appelait le tableau de Mai et qu'on suspendait au portail de l'église pendant cette journée.

Un usage religieux a survécu à tous les autres: le mois de Mai devenu mois de Marie, et exclusivement consacré à la sainte Vierge, attire chaque jour dans ses temples et au pied de ses autels une foule de fidèles empressés de se dévouer à son service et de se mettre sous sa protection.

C'est pour l'Eglise comme pour la nature dans presque tous les pays, le plus beau mois de l'année.

OSCAR

Montréal, Avril 1887.

ETYMOLOGIE.

O T T A W A .

La Capitale Fédérale du Canada a pris son nom de la rivière *Ottawa* qui coule à proximité de cette ville. Le nom fut donné à cette rivière du nom d'une tribu Algonquine: les "*Otawak*". (On écrit généralement *Outaouais*). Le nom "*Outaouais*" de cette tribu, venait d'une coutume nationale propre à cette tribu et qui la distinguait des autres. Les sauvages du Canada portaient les cheveux longs, sans culture et dans leur direction naturelle. Les *Outaouais* en agissaient autrement: ils les relevaient fièrement sur la tête, laissant ainsi leurs oreilles à découvert. Cette bizarrerie leur valut des sauvages le nom "*d'O-tawak*" qui signifie oreille ou son oreille en langage Algonquin. Les *Outaouais* faisaient partie de la nation des *Algonquins* et comme eux ils étaient toujours en guerre avec les *Iroquois*. Ces derniers beaucoup plus nombreux qu'eux avaient presque toujours le dessus et ils les affaiblirent tellement que cette malheureuse tribu vint s'établir sur les bords du lac *Huron*. Pour les rejoindre les Français étaient obligés de remonter la rivière que nous appelons *Ottawa*, d'où ils nommèrent cette rivière "*Ottawa*".

HECTOR SERVADEC.

Lévis, mars 1887.

Difficulté No 1

rire vent venir  
un nuit d'un

Reconstituez la phrase en tenant compte d'un mot sous-entendu (mais annoncé) trois fois répété.

ERRATA. — Page 81, 29me vers. au lieu de: Le flot des curieux nous presse, nous foule, liez: nous refoule.  
Page 82, 34me vers. Au lieu de: Ce que me répondit mon enfant perdu, liez; ce que ne répondit mon pauvre enfant perdu.

## A la famille de notre ami J. A. Seers.

IN MEMORIAM.

Sous ce tertre jauni qu'une croix funéraire  
Semble vouloir garder avec un soin jaloux,  
Où se penche en pleurant le cyprès solitaire,  
Le repos à l'ami marqua son rendez-vous.....

C'est là qu'il dort ; en vain, le flot impitoyable  
S'ouvrit pour le ravir au champ qu'il envia,  
De sa famille en pleurs l'amour inaltérable  
Viendra sur son tombeau dire : Ave Maria...

Ne pleurez plus, parents, cet enfant dont les charmes,  
Comme un baume divin, rajeunissaient vos cœurs ;  
Ne pleurez plus ; vivant, il défendrait les larmes,  
Si le ciel sur vos pas semait quelques douleurs.

Père, ne pleure plus ; ton enfant c'est un Ange  
Qui mêle sa prière à l'encens du Saint lieu ;  
Il entonne là haut l'éternelle louange,  
Cet enfant tant aimé, c'est l'enfant du bon Dieu.

Mère, ce fils chéri, dont tu pleures l'absence,  
Goûte le vrai bonheur aux pieds de l'Éternel ;  
Il implore pour toi la sublime espérance.  
Ne pleure pas ton fils, c'est une fleur du ciel.

Cueillez, plutôt, cueillez et le lis et la rose,  
Suspendez l'immortelle à son marbre glacé,  
Sœurs, vous serez bientôt où son âme repose,  
Le songe de la vie est si vite effacé !

Vous, frères dévoués qui vîtes son aurore,  
Qui prévoyiez déjà son brillant avenir,  
Consolez-vous, au ciel, vous le verrez encore ;  
Gardez de ses vertus le touchant souvenir.

Ah Oui ! ! consolez-vous, parents, dans la patrie  
Où son âme vola, vous reverrez un jour,  
Près du Fils adoré de la Vierge Marie,  
Reposer doucement l'objet de votre amour.

Le coup qui vous frappa, sur nous aussi retombe,  
Et pleins d'un saint respect, nous venons aujourd'hui,  
Nous venons déposer des roses sur sa tombe  
Et proclamer bien haut notre amitié pour lui !

R. I. P.

Montréal.

AB AMICO AMICI FECERUNT.

## HISTOIRE D'UNE CHASSE.

Réserve des Indiens Apaches, 150 milles  
au sud de Tuckson.

Territoire de l'Arizona.

27 Juin, 1886.

(SUITE ET FIN.)

La flamme qui me suivait à travers la prairie, s'était arrêtée peu à peu, faute d'aliments; je venais d'entrer dans une région pierreuse, où, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, on n'apercevait que roches, sans nulle trace de végétation. Épuisé par sa longue course, mon cheval s'abattit bientôt et me laissa seul dans cette vaste solitude; et je souffrais horriblement de la faim et de la soif. La nuit fut très froide, et je dormis très peu, malgré ma fatigue excessive. Le lendemain, je me mis en quête de nourriture, et tout en furetant au milieu des rochers, je trouvai une source d'eau vive dont les bords pullulaient de petits calimacçons; j'avais enfin une subsistance assurée, pour quelques jours. Mon cheval s'était un peu remis de sa fatigue, et je pus songer à me reconnaître. Dans ma course furibonde, j'avais pu remarquer pourtant, que j'allais au sud. Il me fut donc assez facile de regagner la rivière que j'avais perdue de vue, et en remontant son cours, j'arrivai au bosquet du campement. Quel spectacle s'offrit alors à mes yeux! Il faut l'avoir vu pour en comprendre toute la poignante émotion. Tout le rayon que pouvait embrasser ma vue, n'offrait qu'un vaste réseau de cendre; çà et là, quelques troncs d'arbres, seul reste du magnifique bosquet, fumaient encore; de nombreux cadavres de bisons et celui de l'ours gisaient près de là, entièrement calcinés. C'est alors que je constatai que ma balle avait fracturé la mâchoire de l'ours. De ces cadavres brûlés à moitié, je pus retirer quelques provisions de bouche, et m'étant pourvu d'eau, je commençai un bien long voyage; car j'en avais pour trois journées ordinaires de cheval, et il m'importait beaucoup de ménager ma monture, étant presque dans l'impossibilité de me sauver sans son secours. Au bout de deux jours, mes provisions étaient déjà épuisées, il ne me restait plus qu'un peu d'eau; je l'abandonnai à mon cheval, comme l'unique moyen de pourvoir à sa subsistance. Dès le troisième jour, je commençai à sentir les tourments aigus de la faim et de la soif; mon fidèle coursier n'avancait plus qu'avec peine, je dus descendre, et bientôt lui enlever sa selle que j'abandonnai au milieu de la prairie. Vers le soir du quatrième jour, il me sembla apercevoir, se

détachant sur l'horizon, quelque chose qui semblait contraster avec l'immense et monotone prairie. Je me dirigeais en hâte vers cet endroit, croyant avoir aperçu quelques arbres. La fraîcheur de la nuit vint ranimer mes forces défaillantes; mon noble mustang parut se remettre aussi; je le montai alors, et comme s'il eût appréhendé le danger qui nous menaçait, il prit un train assez rapide; en effet, ce que de loin j'avais pris pour des arbres, n'était qu'une nombreuse bande de coyotes, dont les hurlements horribles, indiquaient assez quel serait le sort de celui de nous qui tomberait sur la route. Je n'essaierai point de dépeindre la joie qui s'empara de mon être, quand j'arrivai auprès d'un ruisseau assez large pour mettre une barrière infranchissable entre les terribles coyotes et nous; le bonheur que j'éprouvais à me plonger à satiété dans cette onde fraîche et fortifiante, à voir mon noble coursier y tremper avec délices ses naseaux enflammés; les transports de reconnaissance avec lesquels je remerciai la Providence de ce secours inespéré. Ce bain au milieu de la nuit, au sein d'un ruisseau désert, dans les vastes et solitaires pampas de l'Arizona, est peut-être le meilleur que j'aie pris de ma vie. Le pays de l'autre côté de ce ruisseau, oh! je le pus bientôt reconnaître; j'y avais classé bien souvent en compagnie de mes amis Apaches; c'était enfin le territoire de chasse de Rabota. Quelque tristesse vint cependant se mêler à cette joie: mes compagnons avaient-ils péri, ou s'étaient-ils sauvés? Dans cette triste pensée,.....

*Ma main sur mon cheval laissait flotter les rênes,*

et lui, parfaitement restauré par son bain, gagnait plein d'ardeur le camp des Apaches que son flair merveilleux devinait de loin. L'aurore du cinquième jour de mon voyage commençait déjà à luire sur la prairie quand j'arrivai enfin au camp de mes Apaches. Tout le monde y était revenu, et l'on commençait à s'inquiéter fort de moi. Par mon ignorance des lieux, j'étais de trois jours en retard sur mes compagnons de chasse. Voilà comment on fait une chasse au *Grizzly* dans l'Arizona, à 150 milles au-dessous de Tuckson. Il y en a de plus heureuses, paraît-il, mais s'il faut en croire quelques récits presque invraisemblables de mes hôtes sauvages, il y en a de bien plus terribles que celle dont j'ai été le héros. J'aurais voulu pour tant rapporter la fameuse dépouille de cet ours fameux pour en doter quelque'un de nos musées canadiens, mais il m'a dit:..... qu'il ne faut jamais vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

Montréal.

FRED-ERIC.

## L'auberge de l'Ange Gardien.

### XI

QUERELLE PUR RIRE.

(Suite)

LE GÉNÉRAL:

'J'ai l'air d'un sot, d'un imbécile, qui a moins de force d'esprit et de corps qu'un gamin de neuf ans et un autre de six ans. Quand je parle, on ne me croit pas, et quand je veux m'en aller, on me retient de force. Trouvez vous ça bien agréable ?

MOUTIER:

Mais, mon général, je ne comprends pas... Que vous est-il donc arrivé ?

LE GÉNÉRAL:

Demandez à ces gamins qui grillent de parler ; ils vont vous faire un tas de contes.

JACQUES, riant.

Mon bon ami Moutier, je vous remercie des belles montres d'or que vous donnerez, à Paul et à moi, comme cadeau de nocces.

MOUTIER, très-surpris.

Montres d'or ! Cadeau de nocces ! Tu es fou, mon garçon ! Où et avec quoi veux-tu que j'achète des montres d'or ? Et à deux gamins comme vous encore, quand je n'en ai pas moi-même ! Et quel cadeau de nocces, puisque je ne songeais pas à me marier ?

JACQUES.

Voyez-vous, mon bon général ? Je vous le disais bien. C'est vous...

LE GÉNÉRAL:

Tais-toi, gamin, bavard ! Je te défends de parler. Moutier, je vous défends de les écouter. Vous n'êtes que sergent, je suis général. « Suivez-moi ; j'ai à vous parler. »

Moutier, au comble de la surprise, obéit ; il disparut avec le général, qui ferma la porte avec violence.

LE GÉNÉRAL, rudement.

Tenez, voilà votre dot. ( Il met de force dans les mains de Moutier un portefeuille bien garni. ) J'y ai ajouté les frais de nocces et d'entrée en ménage. Voilà la montre et la chaîne d'Elfy ; voilà la vôtre. ( Moutier veut les repousser. ) Sapristi ! ne faut-il pas que vous ayez une montre ? Lorsque vous voudrez savoir l'heure, faudra-t-il que vous

couriez la demander à votre femme ? Ces jeunes gens, ça n'a pas plus de tête, de prévoyance que des linottes, parole d'honneur !... Tenez, vous voyez bien ces deux montres que voilà ? ce sont celles de vos enfants ! C'est vous qui les leur donnez. Ce n'est pas moi, entendez-vous bien ?... Non, ce n'est pas moi ! Quand je vous le dis ! Pourquoi leur donnerais-je des montres ? Est-ce moi qui me marie ? Est-ce moi qui les ai trouvés, qui les ai sauvés, qui ai fait leur bonheur en les plaçant chez ces excellentes femmes ? Oui, excellentes femmes, toutes. Vous serez heureux mon bon Moutier ; je m'y connais et je vous dis, moi, que vous auriez couru le monde entier, pendant cent ans, que vous n'auriez pas trouvé la pareil de ces femmes. Et je suis fâché d'être général, d'être comte Dourakine, d'avoir soixante-quatre ans, d'être Russe, parce que, si j'avais trente ans, si j'étais Français, si j'étais sergent, je serais votre beau-frère ; j'aurais épousé madame Blidot. »

L'idée d'avoir pour beau-frère ce vieux général à cheveux blancs, à face rouge, à gros ventre, à carrure d'Hercule, parut si plaisante à Moutier qu'il ne put s'empêcher de rire. Le général, déridé par la gaieté de Moutier, la partagea si bien que tous riaient aux éclats quand madame Blidot, Elfy et les enfants, attirés par le bruit, entrèrent dans la chambre ; ils restèrent stupéfaits devant l'aspect bizarre du général à motié tombé sur un canapé où il se roulait à force de rire, et de Moutier partageant sa gaieté et s'appuyant contre la table sur laquelle étaient étalés l'or et les bijoux de la cassette et du nécessaire.

Le général se souleva à demi.

LE GÉNÉRAL:

Nous rions, parce que... Ha ! ha ! ha !... Ma bonne madame Blidot..... Ha ! ha ! ha ! Je voudrais être le beau-frère de Moutier..... en vous épousant..... Ha ! ha ! ha !

MADAME BLIDOT:

M'épouser, moi ! Ha ! ha ! ha ! Voilà qui serait drôle, en effet ! Ha ! ha ! ha ! La

bonne bêtise ! Ha ! ha ! ha ! »

Elfy n'avait pas attendu la fin du discours du général pour partir aussi d'un éclat de rire. Les enfants, voyant rire tout le monde, se mirent de la partie, ils sautaient de joie et riaient de tout leur cœur. Pendant quelques instants, on n'entendit que des : Ha ! ha ! ha ! sur tous les tons. Le général fut le premier à reprendre un peu de calme ; Moutier et Elfy riaient de plus belle ! dès qu'ils portaient les yeux sur le général. Ce dernier commençait à trouver mauvais qu'on s'amusât autant de la pensée de son mariage.

« Au fond, dit-il, je ne sais pas pourquoi nous rions. Il y a bien des Russes qui épousent des Françaises, bien des gens de soixante-quatre ans qui se marient, bien des comtes qui épousent des bourgeoises, Ainsi, je ne vois rien de si drôle à ce que j'ai dit. Suis-je si vieux, si ridicule, si laid, si sot, si méchant, que personne ne puisse m'épouser ? Voyons, Moutier, vous qui me connaissez, est-ce que je ne puis pas me marier tout comme vous.

— Parfaitement, mon général, parfaitement, dit Moutier en se mordant les lèvres pour ne pas rire ; seulement, vous êtes tellement au-dessus de nous, que cela nous a semblé drôle d'avoir pour beau-frère un général, un comte, un homme aussi riche ! Voilà tout.

— C'est vrai, reprit le général ; aussi n'était-ce qu'une plaisanterie. D'ailleurs, madame Blidot n'aurait jamais donné son consentement.

MADAME BLIDOT, *riant.*

Certainement non, général ; jamais. Mais pourquoi cet étalage d'or et de bijoux ? Et toutes ces montres ? Qu'é faites-vous de tout cela ?

LE GÉNÉRAL.

Ce que j'en fais ? Vous allez voir. Elfy, voici la vôtre ! Moutier, prenez celle-ci ; Jacques et Paul, mes enfants, voilà celles que vous donne votre bon ami. Ma chère madame Blidot, vous prendrez celle qui vous est destinée, et qui ne peut aller à personne ajouta-t-il, voyant qu'elle faisait le geste de refuser, parce que le chiffre de chacun est gravé sur toutes les montres.

ELFY.

Oh ! général ! que vous êtes bon et ai-

mable ! Vous faites les choses avec tant de grâce qu'il est impossible de vous refuser.

MOUTIER.

Merci, mon général ! je dis comme Elfy, que vous êtes bon, réellement bon. Mais comment avez-vous eu l'idée de toutes ces emplettes ?

LE GÉNÉRAL.

Mon ami, vous savez que je ne suis pas né d'hier, comme je vous l'ai dit. Quand vous êtes parti pour venir ici, j'ai pensé : « L'affaire s'arrangera ; le manque d'argent le retient ; je ferai la dot, je bâclerai l'affaire et les présents de nocces seront tout prêts. » Je les avais déjà achetés par précaution. Je suis parti le même jour que vous, pour avoir de l'avance et faire connaissance avec la future, avec la sœur et avec les enfants. J'ai été coffré par ce scélérat d'aubergiste, j'avais apporté la dot en billets de banque, plus trois mille francs pour les frais de nocces : ce coquin a vu tout ça et ma sacoche de dix mille francs en or et tout le reste. Et voilà comment j'ai les montres avec les chiffres toutes prêtes d'avance. Comprenez-vous maintenant ?

MOUTIER.

Parfaitement ; je comprends parceque je vous connais ; de la part de tout autre ce serait à ne pas le croire ; Elfy et moi nous n'oublierons jamais...

LE GÉNÉRAL.

Prrr ! Assez, assez, mes amis. Soupons, causons et dormons : ensuite. Bonne journée que nous aurons passée ! J'ai joliment travaillé, moi, pour ma part ; et vrai, j'ai besoin de nourriture et de repos. »

Madame Blidot courut aux casseroles qu'elle avait abandonnées, Elfy et Moutier au couvert, Jacques et Paul à la cave pour tirer du cidre et du vin ; le général restait debout au milieu de la salle, les mains derrière le dos ; il les regardait en riant :

« Bien ça ! Moutier. Vous ne serez pas longtemps à vous y faire. Bon voilà le couvert mis ! Je prends ma place. Un verre de vin, Jacques, pour boire à la prospérité de l'Ange-Gardien. »

Jacques déboucha la bouteille et versa.

« Hourra pour l'Ange Gardien et pour ses habitants ! cria le général en élevant son verre en le vidant d'un seul trait... Eh

mais vraiment, elle est très bien fournie la cave de l'Ange-Gardiën ! Voilà de bon vin, Moutier. Ça fait plaisir de boire des santés avec un vin comme ça ! »

On se mit à table, on soupa de bon appétit ; on causa un peu et on se coucha, comme l'avait dit le général. Chacun dormit sans bouger jusqu'au lendemain. Jacques et Paul mirent leurs montres sous leurs oreillers ; il faut même avouer que non seulement Elsy resta longtemps à contempler la sienne, à l'écouter marcher, mais qu'elle ne voulut pas non plus s'en séparer et qu'elle s'endormit en la tenant dans ses mains. Bien plus, madame Blidot et Moutier firent comme Jacques et Paul ; et, à leur réveil, leur premier mouvement fut de reprendre la montre et de voir si elle marchait bien.

## XIII

## LE JUGE D'INSTRUCTION

Quand tout le monde se réunit le lendemain pour le café, le général examinait avec satisfaction les visages radieux qui l'entouraient. Le repas fut gai, mais court ; chacun avait à ranger et à travailler. Moutier se chargea de faire la chambre du général et la salle, pendant que les deux sœurs, aidées de Jacques, nettoyaient la vaisselle de la veille et préparaient tout pour la journée. Le général sortit ; il faisait beau et chaud. En allant et venant dans le village, il vit arriver les gendarmes escortant un charrette où se trouvaient Bournier, étendu sur le dos à cause de sa blessures, son frère et sa femme, assis sur une banquette. Une autre voiture, contenant le juge d'instruction et l'officier de gendarmerie, suivait la charrette. On s'arrêta devant l'auberge ; on fit descendre le frère et la femme Bournier ; deux gendarmes les emmenèrent et les firent entrer dans la salle où se trouvaient déjà les magistrats et l'officier. Deux autres gendarmes apportèrent l'aubergiste, qui criait à chaque secousse qu'il recevait, malgré les précautions et les soins dont on l'entourait. Ils l'étendirent par terre sur un matelas ; le juge d'instruction appela un des gendarmes.

« Allez chercher les témoins et la victime. »

Les gendarmes partirent pour exécuter les ordres.

Le général avait accompagné le cortège ; il entra dans la salle presque en même

temps que les criminels. Il se plaça en face de Bournier, qui le regardait d'un œil enflammé par la colère.

« Gredin, gueux, scélérat ! cria le général.

— Qui est cet homme qui injurie le prévenu ? dit le juge d'instruction en se retournant vers lui. Pourquoi est-il entré ? Faites-le sortir.

LE GÉNÉRAL.

Pardon, Monsieur, je suis entré parce que je dois rester. Et si vous me faites sortir, vous serez fort attrapé.

LE JUGE.

Parlez plus poliment à la justice, Monsieur. Des étrangers ne doivent pas assister à l'interrogatoire que j'ai à faire, et je vous réitère de sortir.

LE GÉNÉRAL.

L'ordre ! Sachez, Monsieur, qui je n'ai d'ordre à recevoir de personne que de mon souverain (qui est très loin). Sachez, Monsieur, qu'en me forçant à m'en aller, vous faites un acte inique et absurde.

Et sachez enfin que, si vous m'obligez à quitter cette salle, aucune force humaine ne m'y fera rentrer de plein gré et n'obtiendra de moi une parole relative à ces coquins.

LE JUGE.

Eh ! Monsieur, c'est ce que nous vous demandons ; taisez-vous et partez.

LE GÉNÉRAL.

Je sors, Monsieur ! Et je me ris de vous et de l'embaras dans lequel vous allez vous trouver. »

Le général enfonça son chapeau sur sa tête et se dirigea vers la porte. Moutier engageait au même moment ; il se rangea, porta la main à son képi :

« Pardon, général, dit-il.

Le général sortit.

Le juge d'instruction regarda d'un air surpris.

« Qui êtes-vous, Monsieur ? dit-il à Moutier.

MOUTIER.

Moutier, le principal témoin de l'affaire, monsieur le juge ; celui qui a cassé la cuisse de ce gredin-là, qui a enfoncé le crâne à celui-ci et causé un étourdissement à cette gueuse de femme.

## Une petite course de sante aux Etats-Unis.

### Impressions

Lecteurs de *l'Etudiant*, faut-il réaliser l'idée qui vient de me passer par la tête? Ne soyez pas trop pressés de dire *Oui*, car vous pourriez bien vous en repentir.

En juillet 1886, on me fit faire aux Etats-Unis, pour cause de santé, un petit voyage. Bien que ce voyage n'ait eu rien d'extraordinaire, il m'est venu à l'esprit de transcrire cependant sur *l'Etudiant* quelques pages de mon journal, tout en profitant de l'occasion pour combler plusieurs lacunes.

Qu'on ne s'attende pas à de longues descriptions de ceci ou de cela. Je ne ferai que *toucher* par ici par là, tout en ajoutant quelques petites réflexions qui pourront avoir leur côté utile pour la jeunesse, et même pour.....l'âge mur.

#### Les Cèdres, 23 Juillet 1886.

Une invitation? Elle vient du Rév. M. Wilde, curé de Penacook, Concord, N. H. Ce révérend monsieur m'est inconnu. C'est une délicatesse de sa part: il sait que je trouverai chez lui celle qui fut élevée sous le toit paternel, comme ma sœur.

Quelle route prendre?

Trois lignes se disputent les voyageurs: la ligne du Grand Tronc, le Vermont Central et le South Eastern. Chacune de ces lignes prétend avoir la supériorité. Tout bien considéré, je prends le South Eastern.

Il va s'en dire que j'apporte le moins de bagage possible.

Quant à mon costume: un collet romain, une soutanelle, un chapeau de castor: un ministre protestant, quoi, plus le caractère!

#### Penacook, 27 Juillet 1886.

##### LE LONG DU CHEMIN.

Je laisse Montréal à 8 heures A. M. Je traverse le pont Victoria. J'admire la belle rivière de Chambly. Je salue Marieville et son collège. Un coup d'œil à Farnham. Rien d'extraordinaire comme nature dans cette partie de la Province de Québec. Nous

passons dans l'état du Vermont. Disons que cet état tire son nom des montagnes vertes qui le traversent, et qu'il est couvert de fort jolis lacs.

A St Johnsbury (2.26 P. M.) les passagers pour Old Orchard Beach laissent notre train (train de Boston) pour prendre une ligne plus directe.

Un coup d'œil dans les chars. La main d'une personne me frappe par sa singulière beauté. La nature sur ce point arrive souvent à l'idéal, mais elle voit son œuvre détruite le plus souvent par la continuelle activité de ce vivant *fac-totum*.

Cinq petites bonnes filles, sur le banc voisin, ont proprement le diable au corps. Leur maîtresse est pourtant dans les chars; oui, mais elle s'occupe de monsieur, ce qui lui donne des distractions. Les enfants mal élevés ne savent pas ce que leur manière d'être et d'agir a d'agaçant pour ceux qui les entourent. Heureux les enfants dont la peau a quelquefois rougi sous la verge.

La réflexion abrège le temps. Newport, White River et Wells River sont déjà loin.

Nous sommes à Concord (N. H.) Penacook est à quelques milles, mais dans une autre direction. Je descends des chars. Un homme à mine ecclésiastique m'aborde, c'était

*Le Curé Wilde.*

Haute stature, cheveux blonds, manières aisées, air aimable. Rien pour gêner, tout au contraire.

Le Rév. M. Wilde, belge de naissance, passant, jeune encore, aux Etats-Unis, a présidé comme curé à la formation et au gouvernement de plusieurs belles paroisses. Il se repose actuellement à Penacook des fatigues du passé.

*Penacook*

Fait partie de la ville de Concord bien qu'elle en soit éloignée de quelques milles. On s'y rend par des petits chars urbains qui sont mûs par la vapeur tout comme à Paris.

*Eulalie.*

En arrivant au presbytère, j'entendis une note joyeuse et qui me resta longtemps dans l'oreille. Eulalie nous avait aperçus et sa joie se trahissait involontairement. C'est

assez naturel après un laps de quinze ans !

Quelle est donc cette Eulalie ?

Melle Eulalie Paré est la sœur de feu M. Hubert Paré, père, mort en odeur de sainteté à Montréal, en 1880. Avant d'être chapelain M. Paré fut longtemps vicaire aux Cèdres où je résidais avec toute ma famille. Bien que cette famille fut nombreuse, huit enfants, M. Paré voulut mettre sa jeune sœur, qui n'avait alors que onze ou douze ans et qui avait perdu sa maman, sous les soins de ma mère. Cette enfant, sœur d'adoption, prit plus tard l'habit religieux ; elle dut l'abandonner par suite de maladie. Devenue sourde, elle fut guérie presque miraculeusement. Elle avait passé plusieurs années dans le monde, lorsque la Providence lui procura une place d'intendante dans le presbytère du curé Wilde. La sagesse, la gravité et l'habileté dont elle avait fait preuve la rendaient très propre à ce ministère. F. A. B.

(A suivre.)

#### HYGIÈNE.

### CONSEILS DU MÉDECIN.

(Pour l'Étudiant.)

#### LA FIÈVRE TYPHOÏDE.

Un article de la *Gazette Médicale de France* me fait inscrire les notes suivantes.

La fièvre typhoïde n'est que peu contagieuse.

Les personnes âgées qui en sont atteintes tombent plus lentement. La réaction de convalescence est aussi plus difficile.

Chez les enfants, le mal se dessine plus vite et la convalescence est plus courte.

La fièvre typhoïde est causée dans une mesure par la présence dans le sang d'une espèce d'animalcules microscopiques.

En examinant l'eau que buvait une famille de typhoïdes, on a trouvé dans cette eau les mêmes animalcules qu'on auparavant trouvés dans le sang de l'un de ces typhoïdes.

D'où cette conclusion de la *Gazette Médicale de France*, que dans bien des cas c'est à l'usage d'une eau chargée de principes morbifiques qu'il faut primitivement attribuer la fièvre typhoïde.

Conclusion pratique : *Gare à l'eau que vous buvez.*

Canada, avril, 1887.

Dr. A. FERRÉ,

La personne qui m'a envoyé 25 cts. pour les *Fêtes de l'Enfance* est priée de me donner de nouveau son nom. F. A. B.

### PENSEES DE CIRCONSTANCE.

Pour apprécier un écrivain il faut se mettre en face de ceux auxquels il s'adresse. Les enfants par exemple n'ont pas besoin de tout savoir. Par suite, il est une manière de dire qui leur convient, manière de dire qui serait singulière si l'on s'adressait à de grandes personnes. Ce qui veut dire que pour juger sûrement d'un écrivain, il faut tenir compte des circonstances.

L'homme, s'il ne s'en désiste, juge d'après sa sympathie ou son antipathie. De là tant d'interprétations fausses.

Narrer les événements politiques sans les apprécier, ce n'est pas s'occuper de politique. Parlons toujours d'une définition et nos conclusions ne seront pas plus larges que nos principes.

Prendre une tournure polie et voilée pour dire sans la dire une chose désagréable, ce n'est pas naïveté, c'est habileté.

Pour supposer malice chez quelqu'un, il faut des raisons positives : sans quoi, jugement téméraire.

Il est permis de badiner, mais il ne faut pas faire flèche de tout bois.

D'un cœur plus ou moins malade naissent des pensées plus ou moins saines. Les choses les plus innocentes deviennent souvent alors sujet de scandale.

On doit être indulgent, très indulgent pour les enfants, pour les grands comme pour les petits.

..... Est bien fort de cerveau  
Qui prétend contenter tout le monde.....  
Suyez Mars, ou Thémis, ou le prince  
Allez, venez, courez, demeurez en province ;  
Pronex femme, abbaye, emploi, gouvernement ;  
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

La fontaine a raison. Il ne faut pas conclure  
— Je veux faire à ma tête,  
mais bien : *Fais ce que tu dois et advienne que pourra.* F. A. B.

#### "Le Couvent"

"Nous accusons réception d'une jolie publication dédiée aux jeunes filles. Ce petit journal qui a pour titre : *Le Couvent* est publié à Joliette P. Q. par le Rév. M. F. A. Bailhargb. Nous encourageons beaucoup nos jeunes lectrices à encourager cette publication mensuelle dont l'abonnement ne coûte que 25 centins par année et qui leur apportera au jour dit une récréation utile et agréable." La Justice.

25 avril 1887.

#### Il a un peu raison.

Un journal de Montréal ne trouve pas de son goût la dernière strophe de la poésie qui a paru dans le *Couvent*, page 64. Il a un peu raison. Il est certainement permis de préférer la jolie figure d'un petit enfant à la plus jolie chanson, au plus beau chant de Noël, mais le poète pouvait s'exprimer d'une manière plus nette, plus précise. Cette franchise, nous l'espérons, ne déplaira pas à notre correspondant.

#### Nos gravures.

Nous avons donné jusqu'à présent les gravures suivantes : portrait de Sa Sainteté Léon XIII, portrait de l'Hon. M. Mercier, portrait de l'Hon. M. Taillon et Débit de Pêche. Nous donnerons la prochaine fois le portrait du Comte de Paris.